

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXV

Québec, 14 juin 1913

No 45

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 705. — Les Quarante-Heures de la semaine, 705. — Visite pastorale, 706. — Notes diocésaines, 706. — Les fêtes jubilaires de S. G. Mgr l'Archevêque, 707. — Image-Souvenir des fêtes jubilaires de MONSEIGNEUR l'Archevêque de Québec, 717. — Bibliographie, 717

Calendrier

— o —

15	DIM.	vr	V apr. Pent. <i>Kyr.</i> du dim. Vêp. de ce dim., mém. du suiv.
16	Lundi	b	S. Jean François Regis, confesseur.
17	Mardi	trv	De la férie.
18	Mercre.	tr	SS. Marc et Marcellin, martyrs.
19	Jeudi	b	Ste Julienne de <i>Falconieri</i> , vierge.
20	Vend.	tr	S. Sylvère, pape et martyr.
21	Sem.	b	(Vigile de S. Jean-Bte.) S. Louis de Gonzague, confesseur.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

16 juin, Saint-Samuel. — 18, Saint-Georges de Beauce. —
20, Saint-Basile.

 Visite pastorale

18. — Saint-Cyrille.....	<i>Dimanche,</i>	15 juin.
19. — Saint-Eugène.....	<i>Lundi,</i>	16 "
20. — Saint-Aubert.....	<i>Mardi,</i>	17 "
21. — Saint-Jean-Port-Joli.....	<i>Mercredi,</i>	18 "
22. — Saint-Roch-des-Aulnaies.....	<i>Vendredi,</i>	20 "
23. — Sainte-Anne.....	<i>Samedi,</i>	21 "

 Notes diocésaines

S. G. Mgr Mathieu, évêque de Régina, a quitté Québec dimanche dernier, pour retourner dans son diocèse.

Le beau livre de Mgr Gosselin, supérieur du Séminaire, *L'Instruction publique au Canada sous le régime français*, lui a valu un prix de 1000 francs, de la part de l'Académie des Sciences morales et politiques (Institut de France). Ce fait réjouit les amis du savant historien autant qu'il l'honore lui-même.

Dimanche soir, les paroissiens de Saint-Patrice de Québec ont offert leurs hommages à S. G. Mgr l'Archevêque, au milieu d'une très belle fête religieuse. L'Eglise était brillamment illuminée et décorée, et l'assistance était considérable. Au nom de ses pieux compatriotes, l'honorable Sir C. Fitzpatrick, juge en chef de la Cour suprême et administrateur du Canada, a présenté au vénéré jubilaire une adresse remplie des plus beaux sentiments.

Les fêtes jubilaires se sont continuées, depuis les solennités publiques, dans les diverses communautés de la ville, où Sa Grandeur Mgr l'Archevêque a été l'objet de réceptions très brillantes.

Mercredi, S. G. Mgr l'Archevêque était à Saint-Ferdinand d'Halifax (Mégantic), où il a fait la bénédiction d'une nouvelle aile ajoutée au couvent de la localité, ainsi que de la pierre angulaire d'un hôpital nouveau. Ces solennités coïnci-

daient avec le 25^e anniversaire de la nomination du vénérable curé, M. l'abbé Gagné, à la direction de cette paroisse fertile en vocations sacerdotales et en institutions d'éducation et d'hospitalité.

Les fêtes jubilaires de S. G. Mgr. l'Archevêque

— o —
PARTIE DOCUMENTAIRE

RÉPONSE DE MONSIEUR A L'ADRESSE DU CLERGÉ

En cette circonstance qui marque le vint-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale, vous voulez bien saluer et acclamer votre Archevêque comme un Père : c'est tout d'abord à ce titre que vous lui apportez vos hommages et vos félicitations.

Ces sentiments vous honorent autant qu'ils m'honorent moi-même. Depuis que l'Évangile éclaire les hommes, depuis que le Christ nous a appris à dire : « Notre Père qui êtes aux Cieux » . . . , l'autorité paternelle est devenue le symbole de toute autorité : cela signifie charité dans le commandement et cela signifie respect et amour dans l'obéissance.

Pendant vingt-cinq années d'épiscopat nous avons dû traverser bien des épreuves et soutenir bien des luttes. Au milieu des difficultés, ma grande consolation a été de penser que des fils dévoués m'étaient unis d'esprit, de cœur et d'action. Les témoignages que vous me rendez aujourd'hui me sont d'autant plus sensibles que le passé atteste leur indubitable sincérité.

Outre la filiation spirituelle établie entre vous et votre évêque par l'onction sacerdotale, — filiation que je me plais à reconnaître; — il y a aussi le lien que crée la communauté des vues et des aspirations ; celui-ci, j'aime à le croire, aussi indestructible que celui-là.

L'éducation religieuse de notre peuple a été, je le confesse, une œuvre à laquelle j'ai donné mes soins et mes encouragements. C'est à la faveur des ténèbres que le mal se propage dans le monde : pour effrayer le vice, il suffit de faire la lumière. Il en est de même dans l'ordre intellectuel. Voilà

pourquoi un des grands devoirs du sacerdoce, c'est d'ensoleiller les intelligences, c'est d'y faire pénétrer les purs rayons de la vérité catholique. *Euntes docete omnes gentes*; « Allez et enseignez » : tel est l'ordre de notre chef Jésus-Christ. Instruisons le peuple, faisons-lui connaître ses devoirs envers Dieu, envers l'Eglise, envers la société; prêchons-lui la doctrine et, tout en affermissant ses convictions et en le prémunissant contre l'erreur, apprenons-lui à pratiquer les leçons du Divin Maître.

Les sciences profanes sont éminemment utiles et nul plus que nous ne désire les voir se propager. Bien comprises, elles constituent, en même temps que la source d'inépuisables bienfaits, un précieux auxiliaire de la science religieuse. Mais celle-ci ne doit jamais être séparée des autres: dès que la science profane veut s'isoler, elle corrompt l'homme au lieu de l'améliorer; elle produit le plus souvent l'orgueil, l'aveuglement, l'oubli de Dieu, les plus funestes égarements. Je voudrais que même dans les petites leçons de choses données à l'enfant on fit entrer l'idée de Dieu, qu'en tout on lui fit voir l'image du Créateur.

A tous ceux qui ont mission de former la jeunesse, il faut rappeler souvent cette règle fondamentale de l'éducation chrétienne. Les parents surtout ne la doivent point ignorer, puisqu'ils sont placés par l'Auteur de la nature pour donner aux âmes leur première orientation vers le bien.

Grâces à Dieu, le peuple canadien-français n'est pas à ce degré d'ignorance où des gens, plus zélés peut-être qu'avisés, se plaisent à le classer. Les illettrés se font chaque jour plus rares; il y en a moins chez nous que dans les contrées où l'on a prôné et adopté la fameuse panacée de l'instruction obligatoire.

Le progrès est encore possible et nous le voulons. En montrant aux parents l'obligation mutuelle d'instruire ou de faire instruire leurs enfants, nous travaillerons plus efficacement pour l'assurer, qu'à prôner des lois vexatoires contraires à la saine liberté des familles, à l'esprit de l'Eglise, à la plus élémentaire sagesse. Notre instruction primaire ne laisse pas plus à désirer ici qu'ailleurs. Et je n'hésite pas à dire que notre enseignement secondaire et universitaire est supérieur

à celui qui se donne dans les autres institutions du même genre dans notre pays.

Nous ne saurions avoir de plus nobles préoccupations que celle de conformer à l'esprit de l'Eglise toutes nos pensées et tous nos actes. Cet esprit, aimons-le avec passion, cherchons-le avec ardeur, répandons-le avec dévouement. Vouloir ce que l'Eglise veut, défendre ce qu'elle défend, condamner ce qu'elle condamne, juger les hommes et les choses comme elle les juge elle-même avec les lumières de l'Esprit-Saint, telle doit être l'ambition de tous les catholiques, et à plus forte raison de tout prêtre de Jésus-Christ,

Vous l'avez cette ambition, j'en ai l'assurance : n'est-ce pas un peu pour la réaliser que vous nous avez fourni si généreusement les moyens de procurer à quelques ecclésiastiques de ce diocèse, que nous choisirons, une formation intellectuelle supérieure ? Par l'idée qui l'a fait naître et par les sacrifices dont il a été nécessairement accompagné, votre geste est digne de tout éloge ; veuillez croire que je l'apprécie à son mérite, que je vous en suis profondément reconnaissant, et que j'en attends de bienfaisants résultats. Le chemin de Rome nous sera à l'avenir plus largement ouvert, et nos prêtres iront, plus nombreux, exploiter les trésors de l'éternelle vérité.

De toutes nos entreprises, la plus nécessaire peut-être, et non la moins difficile, était la fondation de notre journal catholique. Là encore votre libéralité et les efforts réunis de toutes les bonnes volontés, sous l'habile et ferme direction de Mgr l'Auxiliaire, ont renversé tous les obstacles ; et l'œuvre à laquelle on prédisait une existence si éphémère, s'est, avec les bénédictions du Souverain Pontife, développée et fortifiée : fermement assise maintenant, elle exerce sur l'opinion publique une influence puissante et visiblement salutaire. Puisque cette œuvre est vôtre, nous comptons que vos sympathies ne lui feront jamais défaut.

La presse catholique n'a pas accaparé toute l'activité de Sa Grandeur Mgr Roy ; son âme d'apôtre l'a poussé à la tête de la plus ardente campagne anti-alcoolique qui ait jamais été entreprise en notre pays. Le vice de l'ébriété a subi dans le combat de rudes échecs. Et la guerre n'est pas finie. A tous

les vaillants soldats de cette croisade nous entendons continuer nos encouragements et notre aide.

Si le premier Congrès de la langue française au Canada s'est ouvert sous notre patronage et avec le concours de notre Auxiliaire, en présence de Son Excellence le Délégué Apostolique, c'est que l'Eglise sait comprendre et stimuler le vrai patriotisme ; c'est que le sentiment si fort qui attache l'homme à son foyer, à sa patrie, à sa langue, c'est que ce sentiment, christianisé et divinisé, lui paraît, non pas un obstacle à sa mission, mais la garantie de l'immutabilité de nos croyances ; c'est que l'Eglise veut par-dessus tout, pour elle et pour Dieu, nos esprits et nos cœurs, et que, sans nous demander d'autres langues que la nôtre, elle cherche à incarner dans ce verbe matériel notre foi et notre amour.

Laissez-moi vous remercier du concours efficace que vous n'avez jamais cessé de me donner. J'apprécie hautement vos états de service ; grâce à votre travail constant et énergique, les œuvres de votre zèle fleurissent partout : collèges, couvents, hôpitaux, orphelinats, hospices, œuvres de préservation de toute espèce, associations pieuses, églises superbes, ont surgi comme par enchantement, sur tous les points du diocèse. Et que de joies pures j'ai ressenties au fond de mon âme en vous voyant si assidus à vos rudes labeurs, et en contemplant la foi pratique, toujours grandissante, de notre peuple qui se manifeste à l'église, à la sainte table par la fréquente communion des parents et des enfants, dans les familles devenues plus pieuses, plus chrétiennes. Là où le ministère demande plus de sacrifices, vous honorez ce ministère par un désintéressement plus grand, plus parfait. Vos labeurs, quelque obscurs qu'ils puissent être, vous conquièrent l'estime générale ; ils font la joie du Ciel et de votre archevêque et produisent des fruits de salut ici-bas. L'union a fait notre force dans le passé ; elle sera aussi, je l'espère, notre force dans l'avenir.

Les siècles passent, nous possons avec eux : à l'Eglise qui demeure nous avons consacré notre vie et nos labeurs. Pendant cinquante ans que j'ai travaillé à son service, j'ai conscience de n'avoir ambitionné que d'étendre son règne. Je ne sais combien de temps encore Dieu me laissera la charge de gouverner le diocèse de Québec ; mais quelle que soit la durée

de mon administration, je veux user le reste de mes forces à poursuivre l'application du programme que je me suis tracé. Des difficultés nouvelles surgiront peut-être, des besoins nouveaux se feront sentir : de tous les problèmes nous chercherons la solution à la lumière de Rome, n'ayant en vue que les intérêts des âmes.

Que Dieu me soit en aide, ainsi que chacun de vous.

Je vous remercie des bons sentiments et des vœux que vous m'avez exprimés, et aussi de votre magnifique présent,

Je prie Dieu de vous bénir.

Adresse des professeurs et des élèves de l'Université Laval

A Sa Grandeur

Monseigneur Louis-Nazaire Bégin,

Archevêque de Québec,

Visiteur et Chancelier Apostolique de l'Université Laval

Monseigneur,

Après le Clergé dont Votre Grandeur vient de recevoir les hommages et les vœux, nous osons croire qu'aucune portion de votre troupeau ne vous est plus chère que celle de la jeunesse étudiante.

Durant les vingt-cinq années d'épiscopat dont le souvenir, en ces fêtes jubilaires, nous réjouit et dont nous sommes si heureux, en union avec Votre Grandeur, de rendre grâces au Ciel, vous n'avez cessé de témoigner à toutes les œuvres d'éducation, le plus vif et le plus profond intérêt. L'école primaire, l'instruction secondaire, l'enseignement supérieur ont tour à tour ou plutôt simultanément, profité de vos sages conseils, de votre direction éclairée, de vos encouragements sympathiques, d'une bienveillance constante, égale à votre science et à votre haute compétence.

Vous nous permettez de le dire, Monseigneur, personne n'a été surpris de ces marques d'intérêt et de paternelle sollicitude de la part d'un évêque formé en quelque sorte à l'école

et appelé à la succession de ce grand ami de l'éducation que fut votre illustre prédécesseur, le cardinal Taschereau, de douce et sainte mémoire.

Au reste, Votre Grandeur n'a-t-elle pas consacré tout entières à l'œuvre si belle et si importante de l'éducation de la jeunesse les vingt-cinq premières années de son sacerdoce ?

Ici même, dans cette Université Laval qui, depuis quinze ans s'honore de vous avoir comme visiteur et chancelier apostolique, vous avez donné sans compter, de 1868 à 1884, votre temps et vos forces, votre zèle et votre savoir.

Cette science théologique, historique et biblique que, pour le bien et l'avantage de l'Université, vous étiez allé puiser à Rome, à Innsprück, et jusqu'en Terre-Sainte, vos anciens élèves de la faculté de théologie peuvent dire avec quelle sûreté de doctrine, quelle clarté d'expression, quelle élégance de diction vous la leur communiquiez. Rude tâche certes que celle de professeur, mais combien attachante et consolante pour celui qui porte en son esprit la vocation de l'étude et en son cœur des goûts et des dévouements d'apôtre !

Le Grand Séminaire ne fut pas seul à bénéficier du fruit de votre intelligence et de vos travaux. Ces leçons de dogme et d'histoire nécessaires aux futurs soldats de l'Eglise, pouvaient aussi sur certains points et sous une forme moins didactique être grandement utiles aux étudiants de l'Université comme au public instruit de la ville de Québec. Et voilà pourquoi, à la demande des autorités universitaires, et malgré des occupations absorbantes et multipliées, vous assumâtes la tâche, par la parole ou par la plume, dans des conférences ou dans des livres, de promener sous les yeux de vos concitoyens le flambeau de la vérité religieuse.

Plusieurs des personnes présentes et qui eurent le bonheur de vous entendre et de vous lire se rappellent avec gratitude les doctes considérations que vous livriez à leurs esprits attentifs, tantôt sur la Primauté et l'Infaillibilité du Souverain Pontife, tantôt sur la Sainte Ecriture et la règle de la Foi, tantôt sur le Culte catholique, tantôt encore sur les événements les plus glorieux de l'Histoire de l'Eglise.

Sans parler des années que vous avez dépensées au service du Petit Séminaire soit comme directeur, soit comme préfet

des études, nous ne pourrions oublier avec quel zèle dévoué et clairvoyant vous avez rempli les charges de directeur du Grand Séminaire et du Pensionnat de l'Université. Vous étiez pour tous le guide sûr, le gardien vigilant de la règle, le conseiller sage, délicat et vénéré.

L'Université pouvait attendre de vous de plus importants services encore; mais Dieu, dans ses sublimes desseins, vous destinait à une mission plus élevée et c'est pour cela sans doute qu'Il voulut vous fournir un nouveau théâtre d'expérience en vous préposant pendant quelques années, au gouvernement de l'École Normale de Québec.

Nous comprenons maintenant sous quel haut patronage l'œuvre sacrée de l'éducation dans notre diocèse fut placée, le jour où l'ancien directeur du Séminaire, l'ancien professeur de Laval, l'ancien principal de notre école pédagogique, fut appelé à prendre la direction de l'Église métropolitaine de Québec.

C'était un théologien, un écrivain, un éducateur qui montait sur le trône archiépiscopal. Aussi Votre Grandeur a-t-elle su mieux que n'importe qui apprécier et encourager les efforts, par lesquels directeurs et professeurs de notre Université catholique travaillent de toute leur âme à accomplir la tâche souvent ingrate mais toujours capitale qui leur est dévolue.

Votre cœur de prêtre et d'évêque, Monseigneur, ne pouvait rester indifférent à la formation professionnelle, soit cléricale, soit laïque de tant de jeunes gens dont nous sommes les éducateurs mais dont vous êtes le père.

Sans doute, Votre Grandeur désire ardemment voir grandir et se former par nos soins, des prêtres pieux, savants et zélés, capables d'instruire un jour et de diriger efficacement les fidèles; mais Elle veut aussi que les générations d'étudiants qui se préparent aux carrières libérales, trouvent ici, avec la sûreté des principes, la formation chrétienne et virile si nécessaire à ceux qui doivent être un jour la tête et le cœur de notre société.

C'est à créer ces âmes fortes, amoureuses de l'étude et fermement attachées à leurs croyances, que nous nous employons de tout notre pouvoir et sous votre paternelle direction. Nous savons en cela répondre à vos plus chers désirs en

même temps que nous obéissons à la voix impérieuse de nos consciences et à l'instinct profond de nos cœurs.

Permettez donc, Monseigneur, que le personnel de l'Université, directeurs, professeurs et élèves, unis dans une même pensée de foi et un même sentiment de vénération, offrent à Votre Grandeur, avec le juste tribut de leur reconnaissance l'hommage empressé de leur soumission la plus vraie, de leur attachement le plus respectueux et de leurs vœux les plus ardents, et qu'ils sollicitent humblement de votre bienveillance une bénédiction qui soit pour eux tous un gage nouveau et assuré de bonheur, de progrès et de succès.

RÉPONSE DE S. G. MGR L'ARCHEVÊQUE

Monseigneur le Recteur,

Messieurs les Directeurs,

Professeurs et Elèves de

l'Université Laval.

Les souvenirs que vous venez d'évoquer et qui me reportent à sept ou huit lustres en arrière, ne pouvaient m'être que très agréables. Ils me rappellent ce qu'est alors et ce qu'est encore aujourd'hui, sans doute, la vie de professeurs, simple, calme, uniforme, mais absorbante quand même, et faite d'autant de sacrifices que de joies et de satisfactions. Il m'a semblé voir passer sous mes yeux les nombreuses générations d'étudiants qui, autrefois, ont suivi mes leçons ou dont j'ai eu la direction : séminaristes studieux, soumis et pieux ; étudiants de l'Université pleins de vie et de gaieté, mais en même temps laborieux et dociles,

Cette jeunesse que j'ai vue grandir, à la formation de laquelle j'ai essayé de contribuer, dans la mesure de mes forces, je l'ai vue plus tard à l'œuvre. Quelques-uns de ces anciens élèves ou étudiants à l'Université sont devenus, au Grand Séminaire ou dans les différentes chaires de cette Institution, les professeurs savants, écoutés, aimés, que tous ont connus ou que vous connaissez encore vous-mêmes. D'autres ont

occupé, dans les rangs de notre clergé, ou dans les professions libérales, des positions éminentes et très enviées. Tous ou presque tous ont fait honneur, Dieu merci ! à leur ALMA MATER.

Vous aviez raison de dire, il y a un instant, que je me suis toujours intéressé à l'œuvre de l'éducation de la jeunesse. Et comment aurait-il pu en être autrement ? Quelle cause, en effet, est plus digne du dévouement, de la sollicitude de ceux qui ont charge d'âmes ? Le caractère et le cœur de l'enfant, et l'on peut dire autant du jeune homme, ont été bien des fois comparés à une cire malléable et susceptible de prendre toutes les formes et qui garde facilement les empreintes qu'on lui donne. Et c'est très vrai.

Le bien, le beau et le vrai, de même que, au contraire, le mal, le laid et le faux ont leur source non pas seulement dans les heureuses dispositions ou dans les mauvais penchants de la nature, mais ils naissent et se développent suivant les soins et la culture que l'on apporte aux âmes qui les doivent produire. Et voilà pourquoi de tout temps l'Eglise catholique a montré un si profond et si vif intérêt à tout ce qui concerne l'instruction et l'éducation de la jeunesse.

Que votre Archevêque, qui est en même temps le Visiteur et le Chancelier apostolique de votre Université, soit resté attaché à l'œuvre capitale qu'elle poursuit, après y avoir travaillé lui-même pendant plus de quinze ans, la chose est toute naturelle. Il n'a fait en cela que suivre les instincts de son cœur et les exemples que lui sont légués ses prédécesseurs tant sur le trône archiépiscopal de Québec qu'à l'Université même ainsi qu'au vieux Séminaire de Québec.

En effet, à commencer par Mgr de Laval, l'illustre et saint Fondateur de l'Eglise canadienne, qui, plus que nos évêques et les prêtres leurs collaborateurs, a travaillé à créer, à développer, à perfectionner l'œuvre de l'éducation ? Pendant longtemps, nos écoles primaires n'ont eu d'autres ressources que celles que pouvaient leur fournir le clergé et les particuliers. Aujourd'hui encore l'instruction secondaire n'est-elle pas soutenue et donnée presque pour rien, par des institutions religieuses qui ne peuvent y réussir qu'à force de sacrifices et de dévouement ?

L'Université Laval elle-même, que l'on a pu appeler le rempart de notre foi et de notre nationalité, n'a-t-elle pas, pendant soixante ans, sans bruit et presque sans autres ressources que l'abnégation de ses professeurs et les largesses du Séminaire de Québec, accompli une œuvre qui fait l'étonnement et l'admiration des étrangers, bien plus, hélas, que des nôtres, pour dire toute la vérité ?

Et cette œuvre qui nous est chère à tous, nous pouvons, chaque jour, en constater les progrès, en recueillir les fruits.

Les développements matériels que l'Université a pris depuis quelque vingt ans sont, sans doute, de nature à réjouir tous les amis de l'institution, et nous en sommes heureux nous-mêmes ; mais combien plus heureux encore sommes-nous de pouvoir dire ici qu'elle est restée fidèle à la tâche qu'avaient assumée ses fondateurs. Elle a grandi, votre Université : le nombre de ses professeurs et de ses élèves doublé et triplé depuis vingt ans : ses laboratoires, ses musées ont été considérablement augmentés et perfectionnés ; mais sa soumission aux enseignements et à l'autorité du Saint-Siège et à la direction du Conseil Supérieur de NN. SS. les Evêques, la pureté et la solidité de son enseignement, le dévouement de ses directeurs et de ses professeurs, le bon esprit des étudiants sont toujours les mêmes, et c'est ce qui fait en même temps notre joie et notre espérance. Avec l'aide de Dieu, l'avenir ne contredira ni le passé ni le présent.

Durant ces vingt-cinq années d'épiscopat qui vont se terminer bientôt et dont vous avez voulu, avec moi, rendre grâces au Seigneur, je n'ai eu rien de plus à cœur que l'avancement et le succès de votre institution à laquelle j'ai été attaché par tant de liens. Je fais des vœux pour que l'Université Laval, « sanctuaire insigne de la science et forteresse de la vérité catholique », — ce sont les paroles mêmes que nous adressait Sa Sainteté Pie X en 1908 — continue à grandir, à progresser, à former pour l'Eglise des prêtres instruits, pieux et zélés, et pour la société, des hommes et des chrétiens capables de servir d'exemples et de modèles à leurs concitoyens.

Aux directeurs et aux professeurs qui donnent si volontiers leur temps, leur science et leur dévouement ; aux étudiants qui, par leur esprit de travail, par leur conduite morale, par

leur bonne volonté sont l'espoir de demain, à tous j'offre, avec mes remerciements pour les hommages et les vœux que vous avez bien voulu me présenter, il y a un instant, mes souhaits les plus sincères et les plus ardents de santé, de bonheur et de succès.

Et pour que ces vœux aient une réalisation plus assurée, je prie Dieu de répandre sur votre Université tout entière, sur tous et chacun de ses directeurs, de ses professeurs et de ses élèves ses plus abondantes et ses plus précieuses bénédictions. *In nomine* etc.

— • • • —
Image-Souvenir
 des fêtes jubilaires de Monseigneur l'Archevêque
 de Québec

— o —

C'est une délicieuse image, très artistement dessinée et reproduite en or, argent et couleurs, sur papier granulé, par les graveurs pontificaux Boumard fils, de Paris, successeurs de la célèbre maison Letaille. On y voit, harmonieusement groupées, les figures de la Vierge Immaculée et de la « bonne sainte Anne », patronnes respectivement de la basilique et de la province ecclésiastique de Québec. Deux riches écussons juxtaposés et surmontés de la tiare pontificale, ceux des papes Léon XIII et Pie X, sous lesquels s'est écoulé le cycle jubilaire de Monseigneur Bégin, couronnent le tableau. Celui du héros de la fête figure au bas, vis-à-vis d'un excellent portrait de Sa Grandeur.

Cette image mesure avec les marges, $8\frac{1}{4} \times 6\frac{3}{4}$ pouces. C'est leur œuvre d'art du meilleur goût, qui mérite d'être encadrée.

On la trouve aux bureaux de la *Nouvelle-France*, 2 rue Port-Dauphin, Québec, ou au Secrétariat de l'Archevêché, au prix de 10 sous l'unité; *franco*, 12 sous.

— • • • —
Bibliographie

— o —

— LE DROIT D'ENSEIGNER, par Mgr Germain BRETON, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, 1 vol. in-16 de la collection *Science et Religion* (no 673). Prix : 0 fr. 60. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI^e).

Qui donc a le droit d'enseigner ? On répond en général à cette question par une pétition de principe. On dit : L'enfant appartient à l'Etat, ou bien : L'enfant appartient à la famille. La vérité est que l'enfant doit être élevé *pour lui-même*, et que nul n'a le droit de lui donner une éducation qui ne soit pas conforme à sa destinée. Aussi l'Eglise ne dit pas comme l'Etat : J'ai le droit d'élever l'enfant parce que mon intérêt l'exige, mais : J'ai le droit d'élever l'enfant parce que j'en ai *le devoir*. L'Eglise n'intervient dans l'éducation de l'enfant que pour lui assurer la pleine possession du droit qu'il s'est acquis par le baptême, d'être élevé chrétiennement. Telle est la position, vraiment inexpugnable, que l'éminent recteur de Toulouse a prise dans cette question si controversée du droit d'enseigner. Il établit sa thèse non seulement sur des principes de théologie ou de philosophie, mais sur des considérations historiques. Aussi ce petit livre peut-il être considéré comme un véritable *traité*, très complet, d'une des questions les plus importantes du temps présent.

— BOUVINES, par Pierre ALAIN, 1 vol. in-8 broché, illustré. Collection des *Victoires françaises*. — Prix : 1 fr. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI*).

La bataille de Bouvines est notre première victoire *nationale*. Elle devait, à ce titre, être comptée dès d'abord dans une série de *Victoires françaises*. Mais le recul que lui a donné un passé de sept siècles nécessitait une « mise au point » de la glorieuse action ; il convenait de montrer comment cette coalition contre le roi de France donnait une valeur précisément nationale à notre éclatant succès ; dans l'écheveau fort embrouillé des suzerainetés, des hommages, des alliances que des intérêts éphémères nouaient et dénouaient, il fallait trouver le fil conducteur, indiquer clairement la résistance de la puissance féodale à ce pouvoir capétien qui était l'unité contre le désordre et, contre l'anarchie, la force de l'avenir. M. Pierre Alain a dégagé des mœurs et des caractères du temps ces conclusions qui expliquent et illustrent Bouvines ; c'est, sans prétentions, une des belles heures de notre Histoire qu'il nous fait revivre dans le reflet des incendies ou dans le choc étincelant des armures, comme dans le conflit, tantôt sournois, tantôt brutal, des ambitions.

— LA DISTINCTION, par M. l'abbé L. ROUZIC, aumônier, «rue des Postes». 1 vol. in-32, cadres rouges, 1 fr. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Monsieur l'abbé ROUZIC nous donne dans son nouvel ouvrage sur la vertu naturelle de *distinction* une œuvre non pas seulement de moralité pénétrante et avertie, mais de prêtre et d'apôtre. La difficulté était plus considérable qu'on ne le croirait à traiter de cette vertu insaisissable, ou plutôt trop riche à l'analyse, vertu qui n'en est pas une, mais qui joue le rôle de condition pour tant d'autres vertus, et surtout qui en suppose tant d'autres : élévation de l'intelligence et du cœur, possession de soi-même, détachement, esprit de foi, habitude du respect. Très complexe elle-même, cette qualité qui tire un homme de la masse, qui le fait trancher sur la foule, qui le distingue, ne comprend-elle pas, à titre de parties intégrantes, les bonnes manières, la politesse et la tenue, l'affabilité dans les relations de société ? Ne résulte-t-elle pas de la fusion dans des proportions délicates de tous ces éléments, élégance et noblesse, simplicité, grandeur, aisance, force contenue, etc . . .

On relira, entre autres, de fines pages de psychologue et de moraliste, sur le respect des différents âges et des différentes catégories de personnes, sur les jeux, sur le choix des camarades.

L'élégant et bienfaisant petit volume n'est que le septième d'une collection qui comprend déjà : *La Ste Messe, La Ste Communion, Se connaître, Se perfectionner, Se vaincre, Se dévouer*. C'est toute une bibliothèque ascétique, très attrayante, qui s'édifie. Nous voudrions pouvoir dire qu'elle n'est encore qu'au tiers de sa hauteur définitive. Et il paraît bien que cette espérance n'est pas tout à fait chimérique.

— I. FIORETTI. *Appendices*: CONSIDÉRATIONS SUR LES STIGMATES — VIE DE FRÈRE JUNIPÈRE — VIE ET DITS DE FRÈRE EGIDE. Traduction et notes d'Arnold GOFFIN. 1 vol. in-16 broché de la collection *Science et Religion (La Vie des Saints. Chefs-d'œuvre de la Littérature hagiographique, n° 670-671)*. Prix : 1 fr. 20. BLOUD et C^{ie}, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice Paris (VI^e).

C'est toujours saint François et ses premiers compagnons qui se présentent à nous dans ces textes, contemporains des

Fioretti et nourris de la primitive tradition franciscaine, qui composent ces *Appendices*. Les auteurs inconnus de ces pages nous racontent le voyage du *poverello* d'Assise en ce saint mont de la Vernia, son séjour dans ce lieu sauvage et solitaire, en compagnie du Frère Léon, et l'impression des stigmates ; ils nous disent, de la vie de Frère Junipère et celle de Frère Egide, la simplicité enfantine du premier, la sagesse profonde du second, la joie pure qui rayonnait dans tous les actes et les paroles de ces « amants de la pauvreté ». Et ces récits, auxquels le traducteur s'est efforcé de conserver leur saveur originale, sont merveilleusement empreints de l'esprit de force et de douceur qui appartenait à saint François.

— IÉNA, par NOËL AYMÈS, 1 vol. in-8 broché, illustré. Collection des *Victoires françaises*. Prix ; 1 fr. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI*).

Le regretté Henri Houssaye avait laissé les éléments d'un volume, « Iéna », qu'a publié M. Madelin ; — M. le général Bonnal, d'autre part, est l'auteur d'un ouvrage fondamental, *La Manœuvre d'Iéna*. Le sujet, en effet, a pu tenter quiconque s'intéresse à l'histoire militaire : c'est une belle œuvre de tactique couronnant un chef-d'œuvre de stratégie. C'est aussi la gloire des armées françaises dans le temps où elles eurent le plus prestigieux éclat ; c'est le souvenir de la Garde impériale bivouaquant autour du *Tondu* ; c'est l'évocation de la charge, des tambours-majors ruisselant d'or conduisant au pas de parade leurs régiments contre l'ennemi, des dragons verts, des hussards,

Et des rouges lanciers fourmillant dans les piques
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés.

L'étude de M. Noël Aymès, en joignant la documentation au pittoresque et, à la clarté, présente, sans qu'il soit besoin de connaissances spéciales pour s'y intéresser et le suivre, le récit, très sûr et très vibrant, de cette éminente *victoire française*.